

Document Citation

Title	Liberté, la nuit: les années de plomb
Author(s)	Joshka Schidlow
Source	<i>Télérama</i>
Date	1984 Oct 03
Type	review
Language	French
Pagination	
No. of Pages	1
Subjects	
Film Subjects	Liberté la nuit (Liberty at night), Garrel, Philippe, 1984

LIBERTE, LA NUIT

Les années de plomb

Français (1 h 30). Réal. : Philippe Garrel ; avec Maurice Garrel, Christine Boisson, Emmanuelle Riva.



Des hommes mûrs, saisis en gros plan, laissent entendre que les temps sont difficiles. Que le sang coule à Paris. *Liberté, la nuit* se situe dans les années de plomb où des hommes et des femmes, sympathisants du F.L.N., se faisaient buter dans les rues isolées où ils avaient eu l'inconscience de s'aventurer.

Tout au long de sa douzaine de films, Philippe Garrel a dépeint des gens de son âge, des garçons et des filles qui avaient vingt ans en 68. Il découvre aujourd'hui la génération de son père, dont la vie fut ravagée par la guerre d'Algérie. La figure centrale de *Liberté, la nuit* est d'ailleurs incarnée par le père du cinéaste, Maurice Garrel.

Il est Jean, un instituteur qui ne sait parler qu'aux enfants, qui ne trouve plus de mots pour parler à sa compagne, Mouche (Emmanuelle Riva). Leur séparation est rapide, sans appel. Il fait nuit, elle coud, il s'assied

en face d'elle et lui déclare qu'il s'en va. La caméra se rapproche du visage tanné de Jean qui s'étonne de pleurer. Plus tard, le cinéaste surprend, comme par effraction, Emmanuelle Riva dans une salle de théâtre déserte, poursuivant son travail de couture malgré les larmes qui nagent dans ses yeux et les hoquets de chagrin.

À la manière de Dreyer, Garrel fixe le visage immobile de ses comédiens pour surprendre l'émotion qui va les transfigurer. Il capte, comme personne, la moue des larmes, le rictus de la souffrance, mais aussi le rire qui déchire un masque sombre ou inquiet. Si tant de gens supportent mal le cinéma de Garrel, c'est qu'il nous rappelle sans ménagement la fugacité de nos états d'âme et la précarité de nos comforts, de nos bonheurs.

Les œuvres de Garrel sont toutes traversées de moments d'incandescence où les personnages connaissent un bonheur amoureux qui s'éloigne aussi vite qu'il a surgi. Vers le milieu du film, Jean rencontre une jeune Algérienne, Gemina, (Christine Boisson), au regard en déroute. Elle lui lance des paroles convulsives, il lui répond par

des regards de tendresse.

Garrel partage avec Godard ce don de jeter des filets au plus profond de lui-même et d'en ramener des images angéliques. Tel cet instant, taillé comme un diamant, où Gemina se réveille entre des draps blancs, dans une chambre blanche, puis va, en chemise de nuit pâle, vers le balcon où elle contemple une mer et un ciel également blancs, avant de hurler le nom de Jean qui a disparu.

En dépit de ces flambées d'innocence, Garrel n'est pas davantage que Godard un esprit ingénu. Sa nostalgie de la pureté ne lui cache pas la laideur du monde. Les assassinats successifs de Mouche et de Jean par des militants de l'O.A.S. sont d'une brutalité, d'une sécheresse, qui laissent interdit.

C'est la première fois que le réalisateur de ces œuvres élégiaques que sont *La Cicatrice intérieure*, *Les Hautes Solitudes*, *L'Enfant secret*, filme des scènes d'action. Il le fait, à l'inverse de tous les pseudo-spécialistes du polar qui trustent le cinéma français, avec une sincérité et un calme qui rendent ces séquences aussi éprouvantes que des scènes de violence prises sur le vif.

Garrel s'est assagi. Il nous offre un récit avec début, péripéties et dénouement. *Liberté, la nuit*, plus accessible que ses œuvres antérieures, ne fait pas moins entendre les martèlements précipités de son cœur. La preuve : à maintes reprises la pellicule tremble littéralement de fièvre, d'émotion.

Joshka Schidlow



Maurice Garrel et Christine Boisson : un bonheur amoureux qui s'éloigne aussi vite qu'il a surgi.